



L'ABBÉ CHATEL

ET SON ÉGLISE.



J'imagine que dans les villes croyantes de la province, au cœur ou à l'extrémité de la France, on aurait peine à se figurer le malheureux état de la religion catholique à Paris ! Depuis la grande secousse de 89, le catholicisme était bien malade, la révolution de 1830 l'a tué tout-à-fait. Bonaparte rendit, il est vrai, au culte chrétien ses monuments et son éclat extérieur, comme il ren-

dit au palais des Tuileries, et à peu près par la même raison, son antique étiquette, son maître des cérémonies, ses chambellans et ses grands seigneurs. La Restauration qui se souvenait de tout le passé, malheureusement pour elle, et plus encore malheureusement pour nous, rappela l'Église dans les affaires de ce monde. La vieille royauté reprit peu à peu ses molles habitudes; elle eut des abbés au ministère et à la chambre des pairs; elle mit des abbés partout où elle put en placer dans l'État; elle est morte surtout à cause des jésuites, des missionnaires et des abbés. C'est qu'en vérité, tout républicains que nous sommes peut-être, toujours est-il sûr que nous étions encore bien plus faits pour les doctrines monarchiques que pour les doctrines religieuses; nous n'avons été si ardents à briser le palais que parce qu'il s'était réfugié dans le sanctuaire. Le peuple n'en voulait tant à l'autel que parce que l'autel envahissait le trône; l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs une fois écrasé, la fureur populaire était satisfaite, elle n'avait pas besoin d'une double ruine pour s'arrêter dans ses terribles emportements!

Après les trois jours, et quand la vieille monarchie eut quitté Cherbourg pour se remettre en route sur ce mélancolique Océan témoin de tant de traversées si différentes, l'Église de Paris se

trouva si bien morte et abattue qu'elle n'eut pas la force de lever les mains au ciel et de s'écrier dans son beau langage : *Seigneur, sauvez-nous; nous périssons!* C'était là, sans contredit, un des fruits les plus amers de l'indifférence religieuse! Comment donc? le roi sacré à Reims est chassé de sa capitale, le trône légitime est réduit en poudre, une autre révolution s'empare de la France, et cette fois, quand trois rois s'en vont, enfant et vieillards, trois enfants! pas un prêtre n'est exilé! pas un autel n'est détruit! pas un temple n'est fermé! Voici donc que tout manque en même temps au christianisme, même la persécution!

L'Église de Paris, livrée à elle-même après le triste exil des rois, n'eut un moment d'espoir, dans ce profond délaissement, que le jour où Saint-Germain-l'Auxerrois fut dévasté et le palais de l'Archevêché ruiné de fond en comble. C'était là une assez belle occasion à saisir pour les âmes avides de témoigner de leur foi, même par le martyre! On allait donc enfin s'occuper de religion dans cette ville, où personne n'en avait dit un seul mot, même pour la maudire! Malheureusement la colère du peuple ne dura pas. Ce fut la colère d'un moment. L'Église une fois ravagée, le peuple l'abandonna comme l'enfant abandonne son jouet. Il fut question sur-le-champ d'en faire

une mairie. Depuis qu'elle est fermée, cette vieille église, la paroisse de tant de rois et de tant de chrétiens, personne n'a demandé à ce qu'elle fût ouverte de nouveau. Personne ne va la voir, même comme on va voir des ruines; personne, pas même ceux qui trouvèrent un heureux mariage à ces autels; pas même ceux dont les aïeux ont été réveillés sous ces dalles brisées. Bien plus, la voirie a proposé de l'abattre, ce monument si élégant et si riche; il a fallu que M. de Châteaubriand élevât la voix du haut de son Ferney, à lui, pour sauver le monument chrétien! En vérité, ce n'était pas la peine d'être si formidablement dévastée pour si peu! Ce jour de colère n'a pas rapporté à l'Église de Paris ce qu'il lui a coûté. C'est la première fois que l'Église perdit à ce jeu contre la colère des peuples. C'est que la colère du peuple de Paris contre l'Église ne fut que la boutade capricieuse d'un instant. Blessé dans le respect qui lui était dû (nous étions bien voisins des trois jours, et le peuple était encore fort susceptible!), le peuple se précipita dans le temple; il brisa le bois, la pierre, le fer, le marbre; il jeta par la fenêtre les meubles du curé; il lut sa correspondance à haute voix, il se coiffa des cornettes de la servante, il renversa la sainte hostie sans la voir et sans même l'honorer d'un sacrilège particulier; le len-

demain à l'Archevêché, ce fut la même fête. On eût dit, à voir voler en l'air la bibliothèque de l'Archevêché, une seconde bataille du *Lutrin*. Mais cette fois, ce fut une bataille désastreuse, une perte presque aussi irréparable que celle des médailles qu'on a volées à la Bibliothèque! Hélas! tout fut détruit. Je les ai vus, ces beaux livres, échappés par miracle aux Vandales sanglants de 93, tournoyer dans l'eau, emportés par la vague, et s'abîmer contre les arches du Pont-Neuf, aux grandes acclamations de la foule joyeuse! Cette joie et ces rires étaient plus à craindre pour la foi que tout le sang des bonnets rouges. Les bourreaux déchiraient le prêtre; nos écervelés de Paris faisaient mieux que de déchirer le prêtre, ils abolissaient la foi! Les bourreaux se donnaient au moins la peine d'être athées! Qui se donnerait la peine d'être athée aujourd'hui? L'athéisme qui s'emporte à de pareils excès est encore une croyance.

Voilà donc mon peuple qui fait en riant plus de mal que n'en firent jamais toutes les colères sérieuses de l'autre révolution!

La science théologique perdit ce jour-là le dernier et le plus vaste amas de livres dogmatiques qui fût en France; puis, comme c'était un lundi gras, quand il n'y eut plus un seul tableau contre les murailles, une seule chasuble dans les

armoires, un seul volume dans la bibliothèque, les joyeux devastateurs allèrent se déguiser pour le bal du soir; et, sous le masque, en habits d'arlequins ou de gilles, il eût été impossible de les distinguer des autres fous de la soirée, tant il y avait peu de colère dans leurs ravages, tant ces ravages étaient plutôt une œuvre de délassément, de plaisir ou de vengeance, que d'impiété ou d'irréligion.

Le peuple de Paris avait bien le temps d'être impie un jour gras! Le peuple de Paris, faquin, flâneur, bon enfant, spirituel, lui, impie le mardi gras! vous le connaissez bien le peuple! Il est allé à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et à l'Archevêché parce qu'on y allait. Mais, pour voir passer le bœuf gras, pour le bal de la Porte-Saint-Martin, pour les saturnales de la barrière, voyez comme il laisse l'Archevêché et l'église! Plus d'Archevêché à ruiner, plus d'église à devaster, plus rien que le bœuf à voir et le bal à traverser dans ce Paris tout à l'heure si en colère! Vous voyez bien que le catholicisme n'avait aucune persécution à espérer d'un peuple ainsi fait, d'un peuple qui abandonne l'église à moitié ruinée pour se livrer aux délices d'une journée de carnaval. C'est bien pour ce coup-là que nous pourrions dire : *Abomination! désolation!*

Ainsi a passé la bourrasque. Quand le joyeux

mardi, précédé de ses deux frères, nous eut fatigués presque autant que le dernier des trois fameux jours; quand les Monts-de-piété, ces infâmes cavernes à usure, qui dévorent la substance et les habits du peuple au profit de ses vices et de son oisiveté, regorgèrent de ses dépouilles; quand cette crise de joie eut passé comme était passée cette crise de révolution, Paris revint, à quelques émeutes près, à son calme habituel. Toute la vie sociale, interrompue par des cris si divers, reprit son cours; le Palais-Royal resta le même, avec quelques sentinelles de plus à ses portes; les tribunaux replacèrent la sellette renversée, la presse périodique eut plus que jamais le procureur du roi à ses trousses; alors tout recommença pour nous, peines et plaisirs, folies, nouvelles, sérieuses dissertations politiques, calomnies et romans d'amour; l'Église seule trouva qu'elle avait perdu quelque chose, sa dernière et fragile ressource, le pouvoir. Elle avait perdu son présent et son avenir. Elle avait perdu les ambitions du sanctuaire, les évêques courtisans, l'archevêque orateur politique, le roi de France aux autels, la sainte semaine, et le deuil catholique du saint vendredi; les *Te Deum* solennels et les processions des grands jours, quand toute la cour de Charles X suivait à pied le dais du prêtre; elle avait perdu tout cela, l'Église; elle

restait au milieu de cette révolution, seule, mourante, morte, non pas vaincue, elle était vaincue depuis long-temps.

Alors quelques âmes s'inquiétèrent de ce malaise. Les unes par devoir, les autres, quelle honte! uniquement par ambition. Pour celui qui observe, c'est une chose digne de remarque que ces efforts en sens contraire pour profiter d'une religion qui ne va plus.

Voyez M. de La Mennais, ce grand apôtre, ce sublime écrivain, ce chrétien si respectable, si respecté; cette grande voix qui nous a remués nous autres sceptiques, aussi violemment que la voix de Jean-Jacques Rousseau, flétrissant tout le dix-huitième siècle; eh bien! voyant l'Église abattue, isolée, pauvre et triste, M. de La Mennais a élevé la voix de nouveau; il a parlé au nom de Dieu et de la liberté; il a appelé autour de sa parole puissante les débris épars de ce catholicisme dont il était resté le grand-prêtre en France; qui ne croirait, dans ce silence religieux, que cette grande voix va être écoutée? Qui se douterait que ce signe de ralliement ne paraîtra pas aussi haut dans le ciel que le *Labarum* de Constantin? Hélas! hélas! la grande voie n'a pas été entendue, le drapeau élevé dans le ciel n'a pas été salué sur la terre, M. de La Mennais n'a pas été vainqueur par ce signe! Voilà que M. de

La Mennais, désavoué par un clergé qui a peur, part demain pour Rome, laissant son journal suspendu; prosterné aux pieds du souverain pontife, il lui demandera, les mains jointes, la permission d'employer son génie et son reste de vie à défendre les restes du catholicisme dans cette France qui échappe au Saint-Siège, comme à peu près le reste de la terre lui a déjà échappé. En attendant, l'*Avenir* a cessé de paraître, malgré sa noble devise : *Dieu et la liberté!* Que voulez-vous faire pour la religion dans un royaume qui est resté sourd à M. de La Mennais?

Chose étrange! cet instant misérable de décomposition religieuse, morne, éteint, flasque, sans poésie, sans style, sans couleur, sans énergie, c'est cet instant même que plusieurs sectaires du dernier ordre ont choisi pour introduire un schisme dans l'Église. Impudents novateurs! révolutionnaires sans courage! ignorants des choses de ce monde! ambitieux maladroits et sans cœur! ne voilà-t-il pas des hommes qui, faute de mieux, faute d'une sous-préfecture, peut-être, ou d'une place de chanoine, se font schismatiques. Les voilà! regardez combien nous avons aujourd'hui de Luthers et de Calvins! Ils seraient Mélancthon au besoin, si Mélancthon, génie tout grec, n'était pas le plus doux, le plus humain, et le plus mélancolique des esprits. Les malheureux!

ils osent parodier Luther! Luther, cette torche ardente jetée sur des gerbes de blé! Voilez-vous la face! couvrez-vous de rougeur! Voilà comment tout se dénature! Quand vint Luther, toute l'Europe était croyante. Les saints étaient debout sur leurs piédestaux, la Vierge était adorée les mains jointes, le Vatican s'appuyait sur le trône des rois, c'était grand et beau alors à un pauvre moine allemand, en pieds nus et sans chemise, de venir jeter la réforme au milieu de cette union intime de tous les pouvoirs! Luther brisant l'autel, faisant trembler les cathédrales, luttant tout seul contre les foudres du Vatican, à la bonne heure! Voilà mon grand saint à moi! saint par la parole comme par le dévouement, saint par le courage, saint par l'intelligence et le génie, saint par la rébellion! Luther, homme de cœur et d'âme, et de tenace volonté; orateur entre deux pots de bière, remuant toute l'Europe, rassemblant les conciles, faisant trembler tout ce qui était debout, renversant, coupant, dévastant, jonchant la terre de croyances, d'églises, d'armées, de papes, d'évêques, d'indulgences, de messes, d'hosties, de confessionnaux; ouvrant les monastères, les tombeaux, le purgatoire, dénouant tout ce qui était noué sur la terre, et dans le ciel, et dans l'enfer; Luther et le quinzième siècle unis tous deux, mariés tous

deux, accouplés tous deux, heureux tous deux, jusqu'à l'inceste, étonnés tous deux l'un de l'autre, grondant tous deux, se remuant tous deux! même lave, même fumée, mêmes cendres, mêmes feux bleus et rouges! Voilà qui était beau! Mais aujourd'hui, chez nous, à Paris, entre deux émeutes, après deux révolutions, parmi nos bourgeois vaniteux, nos femmes guindées et ménagères, nos artistes couleur de rose, à côté de notre Italie Autrichienne, sous le joug de cette indifférence qui nous déshonore et nous perd, un quinzième siècle, à nous! un Luther, à nous! une réforme en 1831! quelle triste parodie! quelle profonde misère! quelle insolente vanité!

Cependant, de notre temps, un homme s'est rencontré qui a voulu être Luther. L'abbé Châtel, ou mieux encore, pour parler comme les adeptes, monseigneur François-Ferdinand Châtel a rêvé, lui aussi, sa réforme. Voyez l'impudence et le malheur de cet homme! Son rôle était beau encore dans le dépérissement de l'Église. Il pouvait être pauvre, inconnu, laborieux et fidèle membre du catholicisme qui se perd, il pouvait souffrir en silence au milieu de ces ruines vénérables, il pouvait être catholique sous M. de La Mennais, il pouvait être obéissant et dévoué à ce pouvoir sans puissance; le malheureux n'a pas voulu! Il a renoncé de gaité de cœur

à ce dévouement chrétien ; cette honorable fidélité lui a paru trop dure. Il s'est fait évêque à sa manière, il s'est fait chef d'église, il s'est révolté ! Et nous avons appris le même jour qu'il n'y avait plus d'Église à Paris et que nous avions une Église de plus.

A ce sujet, j'ai bien peur qu'en voyant le titre de ce chapitre, on ne me reproche d'avoir donné trop d'importance à cet obscur schismatique. J'ai donc besoin d'expliquer ici que monsieur Châtel n'est que le prétexte de cet essai futile, que voulant faire l'histoire des religions nouvelles de Paris, j'ai choisi l'abbé Châtel comme le type le plus niais de nos Mahomets de bazar et de carrefour. J'aurais pu aussi bien choisir Saint-Simon ou le grand-maître des Templiers ! mais l'abbé Châtel m'est tombé sous la main, et je l'ai pris, comme il m'est venu, par hasard, sauf à faire aux autres Dieux mes très-humbles excuses de cette préférence qui pourra les blesser.

Voici donc l'abbé Châtel qui lève l'étendard de la réforme, le lendemain de la révolution ! La réforme de l'abbé est de toute simplicité. Elle consiste en trois choses principales ; d'abord à donner les sacrements au plus bas prix possible à tous ceux qui les demandent ; ensuite à donner les sacrements à tous ceux à qui l'Église les refuse ; enfin à remplacer la langue latine par la langue vul-

gaire ; à dire en français : *Gloria Patri ! et allez-vous-en, la messe est dite*, au lieu de *Ite missa est*.

Tel est, à peu près, tout le catéchisme de M. Châtel. Il aplanit, comme on voit, bien des difficultés. Il ouvre les portes de l'Église aux excommuniés de tous les genres. Il met les sacrements à la portée de tous, il donne au vulgaire l'intelligence de la sainte messe, comme si nous n'avions pas des *Heures* traduites à l'usage des fidèles ! Aujourd'hui une religion, avec ses mystères et son culte, n'est pas plus difficile à établir que cela.

Aujourd'hui toute la recette, pour faire une religion, pourrait se résumer en ces deux mots qui font tout le secret de ce monde commercial :

Pour faire une religion trouvez d'abord des actionnaires.

Une religion, c'est comme un journal ; seulement, vu le prix du timbre, dans cette époque où la presse est délivrée de toute entrave, il en coûte beaucoup moins cher pour faire un Dieu qu'un rédacteur en chef.

Ce qui tuera l'abbé Châtel, c'est que les actionnaires ont manqué.

Ce qui tuera la religion de Saint-Simon, c'est qu'elle ne s'est pas contentée d'être religion, c'est qu'elle a voulu aussi être journal. Religion et journal en même temps, c'est beaucoup trop embrasser à la fois. Ce qui tuera la religion de

Saint-Jean, c'est que son très-illustre chef s'est contenté, pour l'établir, d'une brochure de trente pages¹. Le public a traité cette brochure comme il ne traiterait pas une comédie en cinq actes et en vers. J'en suis fâché pour la religion des Johannites ou primitifs, et pour le pontife F. ANTOINE DE PALMYRE, le prêtre F. CHARLES DE DUBLIN, le nonce apostolique F. POLYDORE DE SAINT-JEAN, le coadjuteur général F. J. A. JOSEPH DE MASCATE, et le secrétaire F. PIERRE-LOUIS DE TOURS, qui a signé cette brochure *par ordre de la cour*. Entre ceci, être dieux ou journalistes, d'honnêtes entrepreneurs devraient choisir par pitié pour l'actionnaire ! Il arrive en effet ou que le journal tue la religion, ou que la religion tue le journal ; c'est ce qui est arrivé à Saint-Simon et au *Globe*. M. Châtel, quoique moins sage que Saint-Jean le primitif, était plus sage que Saint-Simon.

Ce n'est pas que M. l'abbé Châtel n'ait pas eu, lui aussi, son journal. Le journal de l'abbé Châtel est, au contraire, la première chose que nous ayons vu affichée sur les murs de Paris après la révolution de juillet. Le prospectus de l'entreprise promettait beaucoup de tolérance et de charité chrétienne. Ce prospectus, pour le

¹ *Épître du Souverain Pontife et Patriarche de la Religion Chrétienne catholique-primitive, à M. l'Archevêque de Paris*. Paris, De-launay, 1831.

dire en passant, était une grande maladresse. L'abbé Châtel peut être un grand dieu, mais, à coup sûr, il ne sera jamais un grand journaliste, ce qui est bien autrement difficile de nos jours. En effet, vendre de la tolérance religieuse et de la charité chrétienne après le 29 juillet, c'était la plus extrême maladresse, c'était le plus grossier des contre-sens, c'était faire jouer sous l'Empire les vaudevilles guerriers de 1815. Heureusement pour la race actionnaire l'abbé Châtel, faute d'actionnaires, a été obligé de suspendre son journal ; à peine a-t-il pu s'élever à la brochure de trente pages comme F. BERNARD-RAYMOND, le pape primitif du grand Saint-Jean.

Le commerce du Dieu Châtel n'eut guère plus de succès que son journal. Vainement les sacrements étaient à rien ; personne n'en voulut même pour rien. Les enfants prédestinés au paganisme (car, dans cette ville chrétienne, nous avons nos Bohémiens sans foi et sans Dieu, aussi nombreux qu'au quatorzième siècle) restaient païens malgré le baptême gratis, ou bien s'ils étaient baptisés, ils étaient baptisés, je ne dis pas au même autel que leurs pères, la génération de 93 ayant eu fort peu l'habitude du baptême, mais au même autel du moins que leurs grands-pères qui, à coup sûr, étaient chrétiens. Les morts eux-mêmes, les morts expirés sans

extrême-onction passaient aussi fièrement, et sans s'y arrêter davantage, devant la boutique de l'abbé Châtel que devant le temple catholique; le nouveau schisme, faute d'actionnaires et de débouchés, fut bientôt à bout. La ruine vint le trouver au milieu de sa première ferveur, et il eut bien de la peine à se loger au quatrième étage d'une assez chétive maison de la rue Saint-Roch. Encore fallut-il bien cacher au propriétaire de cette maison quelle était la profession de son locataire, et qu'il donnait à loger à un Dieu!

Vous autres, honnêtes gens de province, bonnes gens, mes frères, qui savez encore votre catéchisme par demandes et par réponses, qui allez à la messe le dimanche, qui mariez vos jeunes filles à l'église, qui faites maigre le vendredi, et qui ne vous en portez pas plus mal; je suis sûr que tout ce que je vous raconte là vous paraît bien étrange! Vous vous étonnez de tous ces nouveaux cultes, vous admirez comment tous ces autels de carton s'élèvent sérieusement dans des sanctuaires de trois pieds, ayant pour tout encens l'odeur des cuisines ou de l'écurie; vous ne comprenez pas cela, vous autres! et vous sifflez outrageusement le Saint-Simonien voyageur, apôtre en frac et en casquette de loutre, commis voyageur de l'industrialisme et de la capacité; vous avez bien raison, messieurs, de souf-

fler sur ces autels, et de siffler ces missionnaires, vous êtes avant tout des hommes de bon sens et de cœur, le positif, à vous, est votre bien; mais dans les choses qui tiennent à la foi, comme dans celles qui tiennent à la liberté, il en est tout autrement à Paris.

Il existe à Paris une race d'oisifs qui échappe à toutes les analyses, à toutes les descriptions. Il y a des oisifs partout, à Paris; sur les quais, sur les ponts, sous les ponts, à l'Institut, à la porte des théâtres, chez les oiseleurs, chez les marchands de tulipes et de roses, chez les marchands d'antiques et de nouveautés, chez les graveurs, chez les bouquinistes, dans l'atelier du peintre, chez moi, qui écris ces lignes entouré de charmants oisifs! L'oisif n'a pas de nom, il a tous les noms. L'oisif est de tous les âges, il est de toutes les couleurs; il est d'hier, il est d'aujourd'hui, il sera demain, il vivra toujours; il n'est pas de la veille, il n'a pas vécu; l'oisif ne sait d'où il vient, où il va, où il est. L'oisiveté est plus qu'une passion, c'est une industrie; dans une ville comme Paris, l'oisiveté est plus qu'un besoin, c'est un luxe. L'oisif pose, loue, blâme, il sert d'enseigne, il annonce, il indique, il découvre, il amuse; il sert à faire remarquer tout ce qui se dit, se vend, s'achète, et se fabrique dans la grande ville, l'esprit surtout. Cha-